

« Allez, répandez-vous jusqu'aux extrêmes limites du clan, portez partout la nouvelle.

« Que ceux mêmes des clans voisins qui le veulent viennent se joindre à vous.

« Et à midi, à l'heure où le soleil sera le plus haut dans le ciel, réunissez-vous en armes autour des ruines de ce qui fut la tour de mes aïeux.

« A midi, à la tour d'Avenel !

— A midi, à la tour d'Avenel ! répétèrent d'une voix unanime, retentissante, les montagnards.

Et sur un signe du chef, jadis tant aimé, qu'ils venaient de retrouver, ils se retirèrent après une dernière acclamation, allant porter à ceux qui l'attendaient l'émouvante et extraordinaire nouvelle.

Le chevalier d'Avenel songea alors que, depuis l'avant-veille, il n'avait pris aucun repos.

Et sur les instances du prieur, il alla se jeter tout armé sur un lit que l'on venait de préparer pour lui.

Moments heureux d'oubli et de détachement de ce qui forme le lourd fardeau de la vie, que ne pouvaient-ils durer longtemps ?

Car voici revenues les heures de sang et de larmes !

XXXV. — LE PEUPLE EN ARMES

Mais le sommeil du chevalier d'Avenel fut court.

Lorsqu'il se réveilla, au bout de quelques heures, le seuil du monastère était déjà assiégé par de nombreux montagnards, notables et humbles serfs accourus pour contempler les traits de leur seigneur, de leur chef de guerre.

C'était à qui viendrait lui rendre hommage, à qui lui apporterait l'assurance qu'on ne demandait qu'à marcher sous ses ordres.

Des bords de la Tweed au sommet des collines, la plus vive agitation ne cessait de régner.

Des bandes d'hommes rustiques, aux armes primitives, se dirigeaient au son des cornemuses vers les murs démantelés de la tour d'Avenel.

Autour de l'antique forteresse c'était déjà un remous de peuple résolu, enthousiaste et farouche.

Les femmes pourraient gémir dans les chaumières ; les hommes saluaient l'aurore prochaine des combats !

Et la foule s'épaississait sans cesse autour des remparts éboulés, trouvant dans ce spectacle un ferment de colère, menaçant du poing l'ennemi héréditaire qui, par trahison, avait infligé au clan cette insulte point encore vengée.

Soudain un remous puissant se produisit, mille cris coururent de de rang en rang.

Walter d'Avenel le Ressuscité s'avancait.

Jusque sous les arbres formant, aux restes de la tour, une ceinture sombre, des haches, des épieux, des claymores luisaient, parfois aussi quelques armes à feu.

Comme sous un signe magique, l'immense rumeur qui remplissait la vallée s'éteignit.

Tous demeurèrent anxieux, attentifs.

Le chevalier venait d'apparaître au sommet d'un tas de pierres éboulées des murailles de la tour.

Il allait parler.

— Vasseaux et hommes liges, hommes libres, s'écria-t-il d'une voix puissante, Walter d'Avenel vous salue !

De frénétiques acclamations lui répondirent.

Étendant la main pour réclamer le silence, il peignit les malheurs de l'Écosse déchirée par les factions ambitieuses, et montra l'étranger, celui qui avait marqué son passage par la torche d'incendie dans la contrée, profitant des machinations des grands seigneurs contre leur reine, pour menacer l'indépendance nationale.

Et il demanda à ceux qui étaient disposés à marcher de bonne volonté avec lui de s'avancer.

— Tous ! tous ! s'écrièrent les voix enivrées.

Une pousse formidable se produisit, le chevalier se vit entouré d'une foule en délire, brandissant des armes.

— D'Avenel ! d'Avenel ! clamaient à la fois plus de mille poitrines haletantes.

Lui, grave et méditatif, considérait cet enthousiasme, pesant les responsabilités qu'il assumait dès cette heure.

Et il tendit les mains à ces héros obscurs qui consentaient à mourir avec lui.

S'arrachant enfin aux ovations, il commença à organiser ses vaillantes troupes.

Des chefs de légions furent désignés ou confirmés par lui dans leur charge.

Il choisit deux messagers hardis et circonspects, au courant des

chemins détournés ; et chacun d'eux reçut en double deux messages, l'un adressé à la reine, l'autre à Marie d'Avenel.

Ils annonçaient à l'épouse inquiète que son Walter tant aimé était arrivé sain et sauf dans les domaines de leurs ancêtres ; ils annonçaient à Marie Stuart la nouvelle que le chevalier avait autour de lui ses troupes rassemblées et qu'il allait marcher à son secours.

En même temps ses hérauts d'armes se rendaient dans tous les clans voisins apprendre aux chefs et au peuple que le chevalier d'Avenel se rangeait sous le drapeau de la reine Marie.

La guerre commençait.

XXXVI. — VERS LE CALVAIRE

Une activité fébrile régnait à Glendearg et dans tous les bourgs dépendant des seigneuries d'Avenel et de Melrose.

Partout on réparait les armes ; on en forgeait de nouvelles.

A défaut des lourds mousquets difficiles à fabriquer, les arcs se tendaient, lançaient en sifflant leurs flèches, armes redoutables entre des mains expertes, chacun s'exerçant pour les jours rapprochés de combat.

Une fourmillère humaine bourdonnait autour des remparts à demi effondrés de la vieille forteresse d'Avenel, reconstruisant la tour avec une hâte impatiente.

Walter d'Avenel préparait en même temps l'attaque et la défense.

Mais la fièvre de ces préparatifs bolliques ne réussissait pas à absorber toutes les pensées du noble chevalier.

Trop de souvenirs étaient à chaque instant évoqué en lui par tout ce qu'il voyait, lui rappelant l'épouse qu'il supposait en sûreté, le fils ravi à leur tendresse à l'aube de la vie.

En retournant sur le fief de ses pères, une pensée secrète était en lui : la volonté de parcourir les lieux qui avaient vu disparaître son enfant, et d'interroger les témoins de sa mort.

Les témoins ?...

Un seul disait y avoir assisté.

C'était John Robby, l'hôtelier du Gué de la Mort.

Le père infortuné voulait le questionner, revivre en quelque sorte les angoisses de l'agonie de son enfant, en entendant de sa bouche même le récit qui lui avait été fait....

Un doute irrésistible le poignait aussi.

Il sentait le besoin de plonger ses yeux dans ceux de l'aubergiste, d'acquiescer la conviction qu'il n'avait pas menti dans le récit qu'on lui en avait rapporté.

— Pourquoi mon fidèle Christie de Clinthill n'est-il pas revenu, s'il ne s'est pas produit quelque événement que je ne puis soupçonner ; s'il n'a pas peut-être acquis la conviction que mon enfant n'est pas mort, s'étant mis, dans ce cas, à sa recherche.

Et Walter d'Avenel se dirigea vers la petite rivière qui, grossie par les pluies tombées la nuit précédente sur les hauts plateaux, justifiait, à cette heure, le surnom sinistre donné au gué qu'il avait à passer pour arriver à l'auberge.

Le chevalier montait un de ces petits chevaux, robustes et musclés, des montagnes de l'Ecosse.

La barque dans laquelle John Robby avait coutume de transporter les voyageurs de l'une à l'autre rive n'était pas amarrée à l'endroit où on avait l'habitude de l'aparcvoir autrefois.

Le cavalier n'hésita pas et poussa son cheval vers la rivière, vers la rivière, vers le Gué de la Mort.

L'animal renifla l'eau tourbillonnante, troublée par les orages et la sentait profonde, impétueuse.

L'éperon de son maître le poussa en avant, et il se lança dans les flots, d'un seul bond.

Cramponnant ses sabots dans le sable, il luttait contre la violence du courant.

Walter ne tarda pas à reconnaître les difficultés que l'animal avait à vaincre et tourna sa tête vers le haut de la rivière, de façon à couper le flot en obliquant.

Tout à coup, le cheval manqua des pieds de devant et, ne touchant plus le fond, partit à la dérive.

Il essaya de nager, soutenu par son cavalier, mais le courant victorieux l'emportait.

On entendait, non loin, le mugissement de la cataracte formée par la rivière.

— Vais-je retrouver mon fils dans le gouffre où il a été précipité, d'après l'aubergiste ? La même tombe va-t-elle recevoir le père et le fils ? — pensa le chevalier.

La mort ne le troublait pas ; comme tous ceux qui ont beaucoup souffert, il y avait songé trop souvent pour la craindre.

Mais celle qui restait derrière lui ?... Et sa mission ?...

Encourageant sa monture, tenant sa tête hors de l'eau, il s'efforça